

## **LA GREVE GENERALE ...**

La grève, nous l'avons vu, est une arme spécifiquement ouvrière; produite par la société, imposée aux travailleurs, elle devient une arme par excellence lorsqu'elle est maniée par des mains expertes. Elle met en opposition le patron et ses ouvriers pour la conquête d'améliorations qui nous préparent pour des conquêtes plus grandes; elle fortifie le travailleur et le rend apte à participer à des mouvements étendus et généralisés; elle est en un mot l'arme de lutte sur un terrain limité: atelier, usine, chantier, pour un objet limité et concret, mais susceptible d'amplification dans sa forme et dans son objet.

L'usage qui est fait de la grève se modifie au fur et à mesure que se font sentir ses manifestations; la grève se modifie pour s'élargir, se compléter et pour réunir un nombre toujours croissant de travailleurs. C'est que la solidarité, la lutte font éclater la connexité des intérêts de nous tous. De cette connexité résulte normalement pour nous une appréciation plus complète des événements et des choses, et une vue plus haute du rôle du syndicalisme.

Le syndicalisme est le mouvement de la classe ouvrière qui besogne chaque jour pour améliorer la vie quotidienne en ayant pour guide l'affranchissement du travail, terme final. A la besogne quotidienne poursuivie par les prolétaires pour des fins ouvrières, il attribue comme arme la grève, le sabotage, qui excluent l'une et l'autre intervention directe du non-producteur: l'adversaire; à la besogne d'affranchissement intégral, il attribue comme arme le soulèvement de la classe ouvrière. Parvenue à un degré de maturité, à un niveau de développement, à un état de croissance, ayant acquis par l'entraînement des combats de chaque jour le coup d'oeil, l'assurance, la confiance, l'élan, la ténacité, la classe ouvrière réalisera sa libération par la grève générale.

La grève générale est l'arrêt de la production sociale; par elle le prolétaire affirme sa volonté de conquête totale, il frappe de stérilité et d'impuissance la société actuelle, il en montre la fragilité et atteste la valeur du travail humain, point de départ et d'arrivée de tout mouvement et de toute vie. Elle est appelée à être la fin du rideau d'une scène vieille de nombreux siècles et la levée d'une autre s'ouvrant sur un champ plus vaste et plus fertile.

Est-elle une utopie, un rêve? Bien fou qui l'affirmerait encore en présence des nombreux mouvements qui partout se produisent. L'insuccès de ces mouvements n'est pas un argument, ni la justification d'une opposition quelconque. Seuls peuvent être, parmi nous, attardés dans une opposition ceux-là qui, poursuivant des fins autres, ou animés de préoccupations spéciales, cherchent davantage leur propre satisfaction d'amour-propre, d'orgueil ou d'appétit que le bien-être général.

Un insuccès n'est pas une condamnation. Les tentatives avortées d'hier pour la conquête de l'air ont préparé les succès partiels d'aujourd'hui et les succès totaux de demain. De même les mouvements de grève générale d'hier ont préparé les tentatives améliorées d'aujourd'hui, ouvert la route aux conquêtes de demain, préfaces d'une réalisation plus grande.

Nous estimons, au contraire, partant de ce principe que la vie se traduit par le mouvement et l'action, que les progrès, les transformations qu'elle subit sont le produit de tout mouvement et de toute action, que les insuccès passés et présents étaient nécessaires. Nous allons plus loin, car nous disons que, pour le succès final, il faut encore des insuccès. Mais ces insuccès ne seront profitables que si nous en retirons plus de confiance en nous, en notre force et en la valeur des luttes qui les ont provoqués.

Cela est-il possible? Oui. Une condition première est indispensable: c'est la liberté entière d'appréciation et d'observation. Juger la vie telle qu'elle se déroule et se poursuit, l'utiliser en la transformant, ou la

transformer en l'utilisant est la règle qu'il nous faut imposer dans tous nos actes. A ce prix là, nous resterons à la hauteur des événements, les plus imprévus comme les mieux annoncés, et les dominant de notre force, accumulation de tous nos efforts personnels et directs, nous les orienterons vers des fins entrevues et désirées par nous.

Oui! la Révolution Sociale, c'est-à-dire la mainmise sur le travail et sur le profit sera l'aboutissant d'un mouvement total de la classe ouvrière se produisant sur le terrain de la production et mettant en présence, dans un effort final, exploitateur d'une part, exploité d'une autre. Mais il n'y aura le triomphe que si nous savons agir et lutter. Et comme il n'y a que le mouvement de la classe ouvrière placé sur le terrain prolétarien qui apprend à agir et à lutter, le syndicalisme affirme ainsi sa supériorité, supériorité qui, certes, n'apparaît pas toujours avec éclat et vigueur! Supériorité, cependant, car il est la vie elle-même, faite de chocs, de combats et de luttes.

Comme on voit, nous nous séparons des premiers adeptes de l'idée de grève générale. Ceux-là étaient mystiques, romantiques; nous ne voulons pas l'être. Les Premiers adeptes désiraient la grève générale; ils croyaient en elle comme certains croient en Dieu; ils lui attribuaient une vertu propre qu'elle ne peut posséder; sa réalisation apparaissait comme prochaine; sa venue était attendue comme l'heure marquée par l'horloge. La cadence de l'horloge était, à leurs yeux, accélérée; il fallait donc se tenir prêt. Ainsi, ces adeptes qui eurent le grand mérite fort appréciable de lancer une idée dont les faits ont proclamé la valeur et dégagé la force de création, étaient opposés à la grève tout court. La grève pour des fins quotidiennes était, pour eux, nuisible, gaspilleuse des forces et des instants de la classe ouvrière. Lutter dans une grève c'était s'amoindrir, s'affaiblir. De sorte que la grande grève était, pour ces hommes, un mouvement surgissant, éclatant soudain, la foudre tombant tout à coup et, pour elle, il était nécessaire de se préparer (1).

Pitoyable conception du mouvement ouvrier tout de même! Les insuccès lui sont dus. L'explosion de vie ouvrière de ces dernières années a rejeté la grève générale en tant qu'idée; elle l'enregistre comme un fait social se mêlant à nous, nous prenant, nous étreignant pour mieux nous entraîner.

Qu'importe que les politiciens de tous pays réprouvent la grève générale, qui leur apparaît être un mouvement trop absorbant puisqu'il détache notre esprit de toute croyance en des supériorités divines ou terrestres et qu'il oppose l'action directe du prolétariat à la prétendue valeur révolutionnaire qu'ils attribuent à l'Etat et au Pouvoir qu'ils convoitent. Il ne faudra pas être surpris de les entendre clamer contre tout mouvement de grève générale, le jour même ou la classe ouvrière y aura recours et son objet atteint. Nos politiciens excommunicateurs sont de ces momies figées sous un abri, insensibles au vent et à la tempête. Passons!

Le nombre croissant des grèves, leur forme, leur caractère, leur étendue, leur connexité, ont donné au mouvement ouvrier une vigueur insoupçonnée. D'où une extension de vie syndicale dont les progrès sont incessants malgré leurs fluctuations. Et ce sont ces progrès qui font éclater la force créatrice de la grève générale et font entrevoir son explosion comme un aboutissant de nos luttes et de nos actions.

**Victor GRIFFUELHES**

(1) Parmi ces hommes brillèrent, à la première place, MM. Briand et Guérard.